

## Document : Une grève racontée par l'ouvrier serrurier Henri Vieilledent, juin 1936

*Le récit d'Henri Vieilledent, ouvrier serrurier et membre du conseil d'administration de la Chambre syndicale de la serrurerie, relate la grève qui débute le lendemain de la signature des Accords Matignon, au sein de l'entreprise de charpente et de menuiserie qui l'emploie.*

Alors le lundi 8 juin, avant l'entrée de 13h25, une brève décision avait été prise sous l'impulsion du seul syndiqué de « la boîte ». Après la sortie de 18 heures, on se réunirait au « Petit bar ». La moitié du personnel des ateliers du fer (une vingtaine d'ouvriers) étaient là ; on se mit d'accord sur l'action à entreprendre. L'amour propre sensibilisé par les événements, facilita la décision. (...) La rentrée du lendemain mardi 9 juin eut lieu sans attroupement, et le travail fut assuré jusqu'au casse-croûte. L'action devait être engagée à la fin de la pause. Ainsi fut fait. Chacun ayant abandonné sa tâche ; délégués en tête, le groupe des ouvriers du fer, une quarantaine, quitta les ateliers du bois, le cortège entraîna menuisiers, charpentiers et manœuvres.

Un peu d'émotion, quelque solennité accompagnaient cette marche vers le patron, catalogué « dur ». Les délégués comptaient cinq à dix années de présence. Aucun d'eux ne connaissait sa voix. Circulant quotidiennement dans les ateliers, menace silencieuse, il ne parlait qu'à son contremaître. L'entretien, vers lequel ils allaient, innovait ; il allait inaugurer une ère de rapports nouveaux.

Pendant l'arrêt du casse-croûte, il avait été convenu que les grévistes, afin de manifester leur unanimité, se placeraient dans la cour, devant les vitres de la direction. En haut d'un petit escalier, les délégués découvrirent le bureau patronal éclairé par la baie vitrée à travers laquelle il pouvait déjà voir les hommes en bleus. La porte était ouverte ; ils étaient attendus. Le patron était dans son habituelle tenue, en veston, le chapeau sur la tête. Assis, il se tourna pour regarder les quatre compagnons qui s'alignèrent silencieusement au bout de son bureau ; puis son regard alla vers la cinquantaine de visages attentifs qui se dressaient devant lui dans la cour. Il était pâle ; ses lèvres trahissaient l'émotion. (...) Regardant à nouveau les délégués debout, il leur dit d'une voix où perçait la crainte : « Messieurs, votre action ne me surprend pas ; nous vivons une période de trouble ; je n'espérais pas échapper au désordre ». (...)

Pour le porte-parole des grévistes, l'invitation s'apparentait à une délivrance (...) Avec quelque rudesse, il parla des souffrances endurées dans des bâtiments ouverts à tous vents, parce que réduits, sur deux côtés, à leur charpente ; il souligna l'offense à leur dignité que constituait l'absence de toute hygiène et de tout confort ; il parla de la sécurité complètement délaissée. Il précisa ce qui ne devait plus être. Toutes ces demandes, avec les revendications de salaires étaient consignées sur les feuillets qu'il déposa sur le bureau.

Témoignage d'H. Vieilledent cité par G. Lefranc, 1936, *l'explosion sociale*, Paris, Julliard, Archives, 1966, p.202-208.